

TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

03

20
15

T
B

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 3 - APRILE 2015

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

Comitato direttivo

PIETRO TARAVACCI (Direttore responsabile),
ANDREA BINELLI, MATTEO FADINI, FULVIO FERRARI, CARLO TIRINANZI DE MEDICI.

Comitato scientifico

SIMONE ALBONICO (*Lausanne*), FEDERICO BERTONI (*Bologna*), CORRADO BOLOGNA (*Roma Tre*), FABRIZIO CAMBI (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), CLAUDIO GIUNTA (*Trento*), DECLAN KIBERD (*University of Notre Dame*), ARMANDO LÓPEZ CASTRO (*León*), FRANCESCA LORANDINI (*Trento*), ROBERTO LUDOVICO (*University of Massachusetts Amherst*), OLIVIER MAILLART (*Paris Ouest Nanterre La Défense*), CATERINA MORDEGLIA (*Trento*), SIRI NERGAARD (*Bologna*), THOMAS PAVEL (*Chicago*), GIORGIO PINOTTI (*Milano*), MASSIMO RIVA (*Brown University*), ANDREA SEVERI (*Bologna*), JEAN-CHARLES VEGLIANTE (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), FRANCESCO ZAMBON (*Trento*).

Redazione

GIANCARLO ALFANO (*Napoli Federico II*), FRANCESCO BIGO (*Trento*), DARIA BIAGI (*Roma*), VALENTINO BALDI (*Malta*), ANDREA BINELLI (*Trento*), PAOLA CATTANI (*Milano Statale*), VITTORIO CELOTTO (*Napoli Federico II*), SILVIA COCCO (*Trento*), ANTONIO COIRO (*Pisa*), ALESSIO COLLURA (*Palermo*), ANDREA COMBONI (*Trento*), CLAUDIA CROCCO (*Trento*), FRANCESCO PAOLO DE CRISTOFARO (*Napoli Federico II*), FRANCESCA DI BLASIO (*Trento*), ALESSANDRA DI RICCO (*Trento*), MATTEO FADINI (*Trento*), GIORGIA FALCERI (*Trento*), FEDERICO FALOPPA (*Reading*), ALESSANDRO FAMBRINI (*Trento*), FULVIO FERRARI (*Trento*), ALESSANDRO ANTHONY GAZZOLI (*Trento*), CARLA GUBERT (*Trento*), ALICE LODA (*Sydney*), DANIELA MARIANI (*Trento*), ADALGISA MINGATI (*Trento*), VALERIO NARDONI (*Modena – Reggio Emilia*), ELSA MARIA PAREDES BERTAGNOLLI (*Trento*), FRANCO PIERNO (*Toronto*), STEFANO PRADEL (*Trento*), ANTONIO PRETE (*Siena*), MASSIMO RIZZANTE (*Trento*), CAMILLA RUSSO (*Trento*), FEDERICO SAVIOTTI (*Pavia*), MARCO SERIO (*Trento*), PAOLO TAMASSIA (*Trento*), PIETRO TARAVACCI (*Trento*), CARLO TIRINANZI DE MEDICI (*Trento*), ALESSIA VERSINI (*Trento*), ALESSANDRA ELISA VISINONI (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

LE RÔLE DE LA TRADUCTION DANS LA CONSTITUTION DE LA PROSE FONDAMENTALE BULGARE

IRENA KRISTEVA – *Université de Sofia « Saint Clément d'Ohrid »*

Cette étude se propose d'examiner l'évolution de la traduction en Bulgarie dans l'objectif de démontrer que la littérature bulgare, comme toute « jeune » littérature, est née de la traduction. En s'appuyant sur le concept bermanien de *prose fondamentale*, elle cherchera à illustrer, à travers des exemples, le rôle décisif que la traduction a joué au cours des différents âges de cette littérature. L'esquisse des enjeux majeurs traductionnels tâchera de révéler les deux caractéristiques essentielles de cette activité à la fois fondatrice et compensatrice pour prouver qu'elle a contribué à la constitution de l'identité nationale, à l'épanouissement de la culture bulgare et à la consolidation de son *polysystème littéraire*.

La réflexion s'articulera en trois temps. D'abord, elle interrogera le rapport entre la tradition et la traduction. Ensuite, elle retracera le cheminement propre à la Bulgarie à partir du premier essai de traduction des Saintes Ecritures par Cyrille et Méthode, lequel, en contribuant à la formation de l'identité linguistique, a servi de modèle aux expériences d'écriture ultérieures. Enfin, elle cherchera à mettre en valeur quelques faits saillants de l'histoire de la traduction en Bulgarie, qui ont influencé la création littéraire.

La vision du monde est définie dans une grande mesure par les relations entre la langue, la culture et le mode de vie. Mais que se passe-t-il quand les visions du monde de la langue-source et de la langue-cible sont incomparables, incommensurables ou inpartageables ? Quand les deux langues présentent des différences tellement importantes qu'il devient impossible de réaliser l'intention dont parle Benjamin ?¹ Prenons le cas des langues mineures parlées par de petites communautés : il s'agit aussi bien de petits pays comme la Bulgarie ou les Pays-Bas qui ont une tradition de traduction séculaire, que des populations colonisées du Tiers monde dont la tradition est surtout orale. Considérées comme des langues « faibles » par rapport aux grandes langues européennes, la soumission, voire la mutation imposée aux langues mineures par la traduction paraît plus probable que l'inverse. Au sein des langues « fortes » et « faibles » se manifestent donc des tendances et des influences asymétriques, propres à la culture en général.

À l'origine des « jeunes » littératures se trouve l'acte de traduire. La littérature bulgare, qui ne fait pas exception, repose sur des assises théologiques établies et fortifiées par

This study aims to examine the evolution of translation in Bulgaria in order to demonstrate that Bulgarian literature, as every « young » literature, was born in the translational act. Based on the Berman's concept of *fundamental prose*, it will seek to illustrate, through examples, the decisive role that translation played in the stages of this literature. The outline of the major translational issues will try to reveal the two essential characteristics of this founder and compensatory activity, and prove that the translation has contributed to the constitution of national identity, the development of Bulgarian culture and the consolidation of his *literary polysystem*.

The reflection will be structured in three parts. Firstly, it will examine the relationship between tradition and translation. Secondly, it will draw the Bulgarian translational motion that began with the translation of the Holy Scriptures by Cyril and Methodius, which served as a model for subsequent writing experiences and contributed to the formation of national identity and language. Finally, it will seek to emphasize some of the highlights of the Bulgarian history of translation and their influences on literary creation.

¹ A savoir la compréhension partagée, la vie commune des mondes de l'original et de la traduction que le traducteur tente d'élargir et d'unir. Cfr. WALTER BENJAMIN, *La tâche du traducteur*, in Idem, *Œuvres*, trad. par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 2000, I, pp. 244–262.

la traduction. Par leur geste pionnier de la traduction des Livres liturgiques, les frères Cyrille et Méthode confèrent à la langue slave le statut de langue littéraire. En enrichissant cette langue par des calques et des emprunts, et en perfectionnant sa qualité stylistique, leurs disciples préparent le terrain pour la littérature bulgare. Or, les grands centres de l'écriture slave au Moyen Âge ne faisaient pas la distinction entre écriture et littérature, et encore moins entre texte-source et texte-cible. La prose fondamentale bulgare ne se caractérise donc pas tant par l'originalité des idées et des formes que par un mimétisme inspiré des textes sacrés du christianisme.

Les « jeunes » littératures ont tendance à incorporer certaines œuvres traduites dans leur polysystème littéraire pour combler des manques. Le rapport souvent conflictuel entre les traductions et les autres éléments du polysystème littéraire bulgare détermine son dynamisme. Et puisque tout texte s'inscrit dans une intertextualité, l'« interaction textuelle » suppose le changement des éléments culturels et linguistiques des œuvres antérieures par les œuvres traduites. Ainsi, la traduction « transforme les “structures profondes” de l'héritage – verbal, thématique, iconographique – en “structures de surface” du quotidien et de la référence sociale ».²

I TRADUCTION ET TRADITION

Si la modernité impose le rationalisme comme « maître et possesseur »³ du monde, la vision traditionnelle enferme les actions et les savoirs humains dans la finitude. Transmise par la mémoire réflexive, la tradition préserve une transcendance de l'existence humaine (la « pure Idée » des Romantiques) et non pas sa manifestation spécifique (son expression grecque, latine ou bulgare). En tant qu'agent de la modernité et par la nouveauté qu'elle apporte, la traduction risque d'interrompre « la transmissibilité des formes d'expérience, le rapport à l'origine fondatrice et l'équilibre de la naturalité et de l'artificialité »⁴ qui caractérisent la tradition. Bref, elle menace de la bouleverser. C'est pourquoi, dans sa tradition pluriséculaire, la traduction a été dominée par la volonté de domestiquer l'étranger et marquée par le refoulement du différent. De nos jours, on a finalement compris qu'elle doit prendre en considération la culture étrangère et respecter l'Autre porteur de cette culture. D'autant plus que la peur de l'étranger a toujours cohabité avec le goût de l'étranger. Cette visée éthique de la traduction est fort bien résumée par « l'épreuve de l'étranger »⁵ qui entend l'épreuve dans sa double acception de peine affligée et d'opération d'évaluation. La traduction se transforme ainsi en métaphore et paradigme de la coexistence et de l'interaction des cultures et des hommes qui parlent des langues différentes mais appartiennent à la même humanité.

La connotation primaire commune des termes tradition, translation, et traduction détermine leur usage actuel. La *tradition* affecte le rapport d'une culture à sa propre ori-

2 GEORGE STEINER, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, trad. par Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978, p. 395.

3 RENÉ DESCARTES, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 1966, p. 84.

4 ANTOINE BERMAN, *Tradition – Translation – Traduction*, in «Po&sie», XLVII (1988), pp. 85-98, a p. 89.

5 ANTOINE BERMAN, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

gine, transmet les actions et les coutumes des ancêtres, préserve les modèles fondateurs, protège le patrimoine. La *translation* « recouvre la quasi-totalité des domaines possibles de transfert et de transmission à l'intérieur d'un monde déterminé par la *transmissivité* » : transfert des textes, des œuvres d'art, du savoir. La *traduction*, qui réalise le « transfert du sens » d'une culture à l'autre, devient l'une des formes de cette transmission et en même temps une forme d'appropriation de l'héritage culturel.⁶

La traduction et la tradition ont compté toutes les deux dans l'évolution du monde européen et la formation de sa culture. La notion même d'Europe fait fusionner l'Antiquité et les Temps modernes, l'Orient et l'Occident. Séparés par leur esprit et leur évolution, ces mondes sont :

tellement imbriqués l'un dans l'autre, si bien unis par le souvenir conscient et la continuité de leur histoire, que notre monde moderne, malgré sa nouveauté et son caractère propre, est en tous points imprégné et conditionné par la civilisation antique, sa tradition, sa conception du droit et de l'État, sa langue, sa philosophie et son art. C'est cela et cela seulement qui donne au monde européen sa profondeur, son ampleur, sa complexité, sa mouvance, ainsi que son penchant à la pensée et à l'auto-analyse historiques.⁷

À l'aube de l'histoire européenne de la traduction, la traduction de la Bible est une tentative de dresser une passerelle entre ces deux mondes, de favoriser les échanges spirituels de l'Orient et de l'Occident, de rétablir la communication interrompue par la catastrophe de Babel. Outre la diffusion de la Bonne Nouvelle, les traductions des Saintes Écritures en vieux slave par Cyrille et Méthode au IX^e siècle, dans la langue nationale allemande par Luther (1545), en anglais par la King James Version (1611), ont le mérite d'avoir annulé le privilège de « langues sacrées » dont jouissaient l'hébreu, le grec et le latin, en « sanctifiant » des langues vernaculaires. Avec la naissance de la langue nationale, la traduction s'inscrit dans un vaste projet idéologique et religieux qui poursuit l'affirmation et l'émancipation de la nation. Elle s'avère un élément fondamental pour le développement de la culture. Elle contribue à la constitution de l'identité nationale et linguistique en Europe, voire à la formation de l'identité européenne à travers l'accès au Verbe des peuples européens.

Le Moyen Âge est sans doute le temps de l'instauration de la *prose fondamentale* bulgare. Les « écrits dans un médium identique » pour une culture composent sa *prose fondamentale*. Cette « base minimale de tout texte prosaïque [...] contient tous les éléments nécessaires à l'écriture en prose ».⁸ Sa constitution implique d'abord la création de :

formes discursives qui sous-tendent la prose comme prose, et préexistent aux modes discursifs propres à chaque type particulier de texte. [...] Premièrement, de

6 BERMAN, *Tradition – Translation – Traduction*, cit., pp. 85-89.

7 ERNS TROELTSCH, *Der Historismus und seine Probleme*, Tübingen, Mohr, 1922, p. 716, cité in ERNST ROBERT CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, trad. par Jean Bréjoux, Paris, PUF, 1956, p. 57.

8 ANTOINE BERMAN, *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Belin, 2012, p. 43.

par leur logicité, elles sont aptes à véhiculer des contenus, à « communiquer ». [...] Deuxièmement, et non moins essentiellement, elles tendent à se cristalliser en une *architecture syntaxique* qui est autonome, c'est-à-dire détachée des exigences propres à toute communication (clarté, simplicité, ordre logique des séquences, etc.). [...] Ensuite, la prose fondamentale implique la création de concepts et de termes qui permettent sa réflexivité, c'est-à-dire la capacité d'extraire, de généraliser, de saisir le particulier à la lumière de catégories, de se retourner sur soi-même, de se distancier des contenus, etc. [...]

Discursivité et réflexivité constituent l'essence d'une prose fondamentale, la rendent apte à embrasser (presque) tous les domaines de l'existence humaine [...]. En quelque langue que ce soit, la prose fondamentale est de nature « universelle ».⁹

Le Moyen Âge est aussi le temps de la *translatio studii*, un processus à la fois topologique et linguistique qui se caractérise par le transfert des savoirs, et en particulier, par l'appropriation des connaissances de l'Antiquité, transmises par les intellectuels européens. Les littératures occidentales sont le fruit d'un long processus d'assimilation, d'actualisation, de potentialisation, de transposition du patrimoine classique à travers la traduction. Or, la littérature bulgare va à contre-courant de cette tendance. Aussi, faudrait-il préciser que, contrairement au monde occidental, le monde slave n'a pas eu de contact direct avec le monde classique en raison de l'arrivée tardive des Slaves en Europe, après la fin de l'âge classique. Ainsi, l'intérêt pour l'héritage classique dans les territoires bulgares ne naît qu'à l'époque du Réveil national (1762-1878).

L'identité culturelle passe forcément par les échanges entre les langues parce que la langue est l'élément fondamental de la culture. Et puisque tout texte est traduit différemment selon les divers moments et traditions interprétatives, la temporalité devient la condition du mode d'être de la traduction, un fait de dévoilement progressif ou régressif. Par conséquent, l'analyse traductionnelle ne devrait pas se borner à examiner la transmission du sens et de la forme de l'original, mais devrait réfléchir sur les transformations historiques portées par ses traductions.

Les rapports de la traduction et de la tradition culturelle sont au centre de l'intérêt de la théorie du polysystème, mise en place par l'École de Tel Aviv. Dans l'article « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », qui pose les fondements de cette théorie, Itamar Even-Zohar envisage la traduction comme partie intégrante du contexte littéraire, historique et social de la culture-cible. Étant un élément parmi les autres éléments hiérarchisés du polysystème littéraire, la littérature traduite dépend dans une grande mesure des rapports de force qui orientent le développement de ce système. Le conflit des sous-systèmes alternatifs dont celui-ci est composée déclenche son dynamisme bidirectionnel : certains éléments se déplacent du centre vers la périphérie, d'autres, se déplaçant dans le sens inverse. À côté de cette tension permanente entre le centre et la périphérie, la traduction réalise des transferts qui ont pour fonction d'inscrire les œuvres étrangères dans le polysystème littéraire national. L'interaction entre ces œuvres et les autres éléments du polysystème déterminent la place, centrale ou périphérique, que leur traduction y occupe :

⁹ *Ivi*, pp. 44-45.

Traditionally, we have often been faced with the results of such transfers either without realizing that they have occurred, or ignoring their source. Since in practice, the (uni-)system has been identified with the central stratum exclusively (that is, official culture as manifested *inter alia* in standard language, canonized literature, patterns of behavior of the dominating classes), peripheries have been conceived of (if at all) as categorically extra-systemic, a view which coincides of course with the “inside view” of the “people-in-the-culture”.¹⁰

Une fois incluses dans le corpus des textes constituant une littérature nationale, les traductions sont considérées comme des paradigmes. Selon Even-Zohar il existe trois possibilités pour y parvenir.¹¹

La première concerne les « jeunes » littératures qui présentent des lacunes génériques dues à l'impossibilité de rédiger en peu de temps des œuvres dans tous les genres. Les textes traduits peuvent remplir le manque, voire servir de modèles aux futurs essais de créations littéraires dans le cadre d'un genre spécifique. Ainsi, Kiril Christov (1875-1944) s'inspire des traductions des sonnets de Shakespeare et de Pétrarque pour créer ses propres sonnets ; la poésie de Dimcho Debelyanov (1887-1916) est fortement marquée par le symbolisme ; celle d'Atanas Daltchev (1904-1978) porte l'empreinte de ses traductions de Friedrich Hölderlin, Federico García Lorca, Gabriela Mistral.

La deuxième possibilité regarde les littératures « faibles » ou « périphériques » qui ne font pas la distinction entre les œuvres traduites et les œuvres nationales. La traduction permet à la culture locale d'importer des textes de valeur pour compléter son système littéraire. Après la chute du mur de Berlin, la traduction des textes des modernistes, pour ne citer que James Joyce et Virginia Woolf, a comblé les insuffisances du polysystème littéraire bulgare.

La troisième possibilité peut être observée dans les littératures « en crise » dont le système de valeurs est en train de subir des modifications. La littérature bulgare a connu une telle crise au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, signé par le grand débat entre les membres du cercle littéraire *Misāl* (*Pensée*) et Ivan Vazov (1850-1921), qui a eu comme résultat l'introduction du symbolisme en Bulgarie.

Malgré les affinités plus ou moins apparentes avec l'un des cas présentés, une littérature nationale n'est pas homogène et monolithique, mais diversifiée et multiple. Le rapport des traductions avec d'autres éléments de son polysystème littéraire devrait donc être envisagé en fonction de leur choix par la culture-cible et de la façon dont celle-ci absorbe certaines de leurs normes et en rejette d'autres. Les textes à traduire sont souvent sélectionnés selon deux critères, à savoir la nouveauté par rapport à la tradition culturelle et la compatibilité avec ses formes déjà établies.

Le fait qu'outre un passage linguistique, la traduction implique une médiation culturelle suscite deux questions : le dépassement des limites des usages linguistiques habituels, la reformulation et la reformation d'une langue à travers la traduction sont-ils prévisibles et maîtrisables ? Ou bien dépendent-ils, au contraire, de l'aptitude de la langue-cible à se soumettre à la force transformatrice de la langue-source ?

¹⁰ ITAMAR EVEN-ZOHAR, *Polysystem Theory*, in «Poetics Today», XI (1990), pp. 9-26, p. 14.

¹¹ ITAMAR EVEN-ZOHAR, *The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem*, in «Poetics Today», XI (1990), pp. 46-51.

2 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA TRADUCTION...DU VERBE

Le début de l'activité traductionnelle en Bulgarie coïncide avec la création, au IX^e siècle, de l'alphabet slave par Cyrille et Méthode. Elle est poursuivie par la mission apostolique de leurs disciples, en particulier Clément d'Ohrid et Naum de Preslav, et par l'œuvre de leurs successeurs Constantin de Preslav et Jean l'Exarque.

On a beaucoup spéculé sur l'origine des frères Constantin¹² (826/827 ?-869) et Méthode (815 ?-885), nés tous les deux à Thessalonique. Les sources historiques ont établi que leur père était grec et leur mère probablement slave. Ce dernier fait, jamais prouvé, a alimenté une hypothèse qui aurait pu expliquer leur excellente maîtrise de la langue slave, d'ailleurs très répandue à Thessalonique à l'époque. L'activité littéraire, éducative et missionnaire des deux frères se déroule dans un contexte politique et culturel extrêmement propice. C'est l'une des périodes les plus remarquables du développement de la culture byzantine. L'iconoclasme vient d'être surmonté, cédant la place à une période de stabilité politique. La littérature et l'art ont pris leur essor. C'est à cette époque que commence l'expansion culturelle et religieuse de Byzance, concernant surtout les Slaves des Balkans et de l'Europe centrale et orientale, mais aussi les habitants de l'Arménie et de la Géorgie, les Khazars et les Arabes.

En 842/843, le jeune Constantin est envoyé à Constantinople pour entamer des études à la prestigieuse l'École patriarcale auprès du palais de la Magnaure (*Magna aula*). Il y reçoit le titre honorifique de « Philosophe », donné exceptionnellement aux hommes se distinguant par une instruction et une érudition particulières. Nommé bibliothécaire et secrétaire du Patriarche de l'époque, il décide de se retirer dans un couvent. Mais très vite réclamé par les autorités à Constantinople, il y revient pour être nommé professeur de philosophie à l'École de la Magnaure.

Au vu de ses compétences linguistiques (il connaît très bien le grec, le latin, l'hébreu, le vieux slave, dans un moindre degré l'arabe, le khazar, le perse, et probablement le gothique) et de son érudition, Cyrille est envoyé en mission chez les Sarrasins du Califat de Bagdad (vers 851/856). La délégation est censée résoudre des problèmes politiques et religieux complexes, et notamment ceux qui concernent les affrontements entre chrétiens et musulmans dans les zones frontalières. La mission s'avère très importante pour le développement du Philosophe parce qu'elle lui permet d'élargir ses connaissances linguistiques et de perfectionner ses savoir-faire rhétoriques. Cette possibilité de se familiariser avec des alphabets orientaux se révèle très utile au futur créateur de l'alphabet slave.

En 858, le père spirituel de Cyrille, Photius, devient patriarche. Deux ans plus tard, Cyrille est envoyé par les autorités byzantines chez les Khazars, une peuplade d'origine turque des steppes de la Basse Volga. Les enjeux politiques et religieux de cette mission sont de détacher les Khazars de l'influence juive, d'empêcher la pénétration de l'Islam dans leurs territoires et de les convertir. Accompagné de son frère Méthode qu'il a fait sortir du couvent, le Philosophe se rend à la capitale des Khazars pour tenter de convaincre leur Khan de garantir la libre pratique de la religion chrétienne dans le Khaganat. Ses

12 Constantin prend le nom monacal de Cyrille une cinquantaine de jours avant de mourir, quand il est déjà gravement malade.

discussions politiques et théologiques avec les conseillers juifs et musulmans du Khan fournissent les arguments pertinents à la cause chrétienne dans un climat de rivalité avec le Judaïsme et l'Islam.

En 862, voulant réduire l'influence ecclésiastique bavaroise, le prince de Grande-Moravie, Rastislav, demande à l'empereur et au patriarche de Byzance de lui envoyer un maître capable d'« expliquer [...] la vraie foi chrétienne »¹³ à la population locale dans sa langue. Michel III et Photius décident de confier cette mission à Cyrille. C'est à ce moment que le Philosophe invente l'alphabet glagolitique (*glagol* signifie 'parole' en vieux slave) pour pouvoir traduire les Livres nécessaires à l'usage liturgique. Fort influencé par les anciens alphabets orientaux, ce premier alphabet slave, utilisé jusqu'au XIV^e siècle en Bohême, voire jusqu'au XX^e siècle en Dalmatie, est fondé sur les symboles chrétiens : la croix, le triangle et le cercle. Mais à partir du IX^e siècle le glagolitique cède de plus en plus la place au cyrillique. Les avis des slavistes quant à la paternité de l'alphabet cyrillique sont pourtant partagés : d'aucuns estiment qu'il a été créé par l'un des élèves des deux frères, Clément d'Ohrid ; d'autres soutiennent qu'il a été introduit par leurs disciples indirects à l'école de Preslav en 893, à l'occasion du couronnement de Siméon I^{er} et la proclamation par celui-ci de la langue slave comme langue officielle de l'État et de l'Église. Le cyrillique devient progressivement l'alphabet de tous les slaves orthodoxes qui s'en servent encore aujourd'hui, à savoir les Bulgares, les Macédoniens, les Serbes, les Russes, les Ukrainiens et les Biélorusses.

Liée à la diffusion de la culture byzantine et du christianisme, l'œuvre de Cyrille et Méthode est conditionnée dans une large mesure par l'État byzantin dont ils sont les diplomates et les missionnaires. Pendant les années qui suivent, ils exercent une considérable activité apostolique et littéraire. Pour pouvoir prêcher aux slaves méridionaux dans leur langue vernaculaire, ils traduisent les textes liturgiques, notamment les *Évangiles*, les *Actes des Apôtres* et le *Livre des Psaumes*, du grec en vieux slave.

Les premiers mots traduits dans la nouvelle écriture glagolitique ont été : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu ». Aucun texte ne pouvait être plus approprié que ce début de l'évangile de Saint Jean pour marquer l'apparition de la nouvelle écriture et l'acte de naissance de la littérature slavonne.¹⁴

Il faudrait souligner la difficulté objective de traduire dans une langue qui ne s'est pas encore constituée comme langue littéraire, et par conséquent, ne possède pas les termes appropriés pour transmettre les concepts religieux, philosophiques et culturels. En fait, avec leurs traductions, Cyrille et Méthode posent les bases de la prose fondamentale slave en enrichissant le vieux slave par les néologismes nécessaires à la traduction des concepts. Ces emprunts vont devenir par la suite des « mots fondamentaux »¹⁵ de la langue bulgare. La maîtrise linguistique manifestée dans les équivalents forgés des notions abstraites

13 CLÉMENT D'OHRIID, *Prostanno žitie na Konstantin-Kiril* [*Hagiographie de Constantin-Cyrille*], in *Stara bālgarska literatura*, Sofija, Bālgarski pisatel, 1986, IV, p. XIV.

14 JEAN DELISLE et JUDITH WOODSWORD éd.s., *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Presses Université Ottawa, 2007, p. 30.

15 BERMAN, *Jacques Amyot, traducteur français*, cit., p. 67.

témoigne de leurs qualités exceptionnelles d'exégètes, de lexicologues et de traducteurs. Leur projet vise, en effet, une « *double appropriation* : celle des "contenus" des *auctoritates*, celle des "formes" discursives et lexicales qui les structurent ». ¹⁶ Et si le transfert du contenu est lié à la transmission du Verbe, celui de la forme est lié aux emprunts lexicaux. Certes, ils ont fait des coupures des textes sacrés pour faire le maximum en peu de temps. Mais cette circonstance ne devrait pas être jugée du point de vue contemporain en termes de censure ou d'adaptation. Les deux critères pertinents de l'évaluation de leur œuvre traductionnelle seraient alors la cohérence et la fidélité. Cette œuvre reste conforme « aux exigences de cohérence communicationnelle de la *translatio studii* » ¹⁷ et fidèle à l'esprit du texte sacré. Ainsi, « on est étonné de la qualité de ses traductions [de Cyrille], faites selon une méthode très sûre, et nettement supérieures à toutes les autres traductions du Moyen Âge ». ¹⁸

Or, la portée des premières traductions slaves dépasse ces critères strictement traductionnels. Leur plus grand mérite est d'avoir servi de modèles aux traductions ultérieures. Le problème principal, mais aussi l'audace des frères missionnaires réside dans l'usage d'une langue vernaculaire à des fins liturgiques. Rappelons encore que pendant un millénaire on a estimé que le culte religieux ne pouvait être exercé que dans l'une des trois langues sacrées : l'hébreu, le grec et le latin. Guidés par la conviction profonde que « nues sont toutes ces nations sans leurs propres livres », ¹⁹ Cyrille et Méthode confèrent au slave le statut de langue. Leurs traductions des parties fondamentales de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme d'ailleurs celles de saint Jérôme et de Luther, ont modifié le caractère de la langue-cible, en la sanctifiant. Le but de la traduction de la Bible étant d'annoncer aux hommes la Bonne Nouvelle dans une langue qu'ils comprennent, la Révélation fidèle de l'Évangile devrait faciliter leur adhésion à la communauté chrétienne et consolider leur identité religieuse et culturelle. Bref, grâce à cette traduction partielle des textes sacrés du christianisme, précédant de plusieurs siècles celle de Luther et la King James Version, réalisées dans une langue nationale, « le vieux slave fut promu au rang de langue littéraire ». ²⁰ Cet acte transgressif a instauré les bases de la prose fondamentale slave et a préparé la naissance des langues nationales des Slaves.

Après la mort de Cyrille, Méthode poursuit son activité traductionnelle. Selon certains, il traduit le *Patericon* ²¹ (des textes sur les actes des Pères de l'Église) et le *Nomocanon* (un recueil de textes de droit canonique). Selon d'autres, il s'agit plutôt du *Typikon* :

Se pertanto Metodio intendeva organizzare un monastero slavo, era logico che traducesse in primo luogo il Typikon piuttosto che i Paterikà, finalizzati all'educazione morale dei monaci. In una situazione di aspra lotta con l'opposizione germano-latina, in mancanza di opere fondamentali senza cui avrebbe traballato

¹⁶ *Ivi*, p. 54.

¹⁷ *Ivi*, p. 71.

¹⁸ Roger Bernard, cité in DELISLE e WOODSWORD, *Les traducteurs dans l'histoire*, cit., p. 30.

¹⁹ CONSTANTIN LE PHILOSOPHE, *Proglas kām Evangelieto* [Prologue à l'Évangile selon saint Jean], Sofija, Agata-A, 1995 v. 81.

²⁰ DELISLE e WOODSWORD, *Les traducteurs dans l'histoire*, cit., p. 31.

²¹ CLÉMENT D'OHRIID, *Prostanno žitie na arbiepiscop Metodi* [Hagiographie de l'archevêque Méthode], in *Stara bălgarska literatura*, Sofija, Bălgarski pisatel, 1986, IV, p. 5.

l'intero sistema, è difficile immaginare che Metodio si concedesse il lusso di tradurre un Paterikon.²²

Après sa propre mort, l'usage liturgique de la langue slave est interdit en Moravie et les disciples des frères missionnaires sont chassés de son territoire. Ils se réfugient alors en Bulgarie, auprès du roi Boris I^{er} dont le règne, mais surtout celui de son fils Siméon I^{er}, est considéré comme l'Âge d'or de la culture bulgare. L'expression matérielle de ce temps de prospérité spirituelle est la création de plusieurs centres littéraires. Fondée en 885, conformément à la volonté de Boris, à Pliska, la capitale de son royaume, et transférée par son successeur Siméon dans la nouvelle capitale, Preslav, l'École de Preslav devient rapidement le plus important centre culturel et littéraire du monde slave. Les grands érudits de l'époque y travaillent, pour ne citer que les noms de Constantin de Preslav, de Jean l'Exarque et de Chernorizetz Hrabar. On traduit essentiellement des textes byzantins, en cherchant les correspondances sémantiques. Les traductions de Cyrille et Méthode sont reprises pour être remaniées sous la direction de Naum de Preslav. L'activité traductionnelle y cohabite avec la création poétique et artistique. Ainsi, la première œuvre littéraire bulgare, *Nebessa (Les cieux)* de Jean l'Exarque, est en fait le prologue à sa traduction d'*Une Exposition exacte de la foi orthodoxe de Jean Damascène*. L'École d'Ohrid, pour sa part, est fondée en 886 par Clément d'Ohrid. Grâce à l'activité littéraire et culturelle de ces deux écoles, l'écriture slave s'est diffusée à partir de la Bulgarie en Serbie et en Russie, avant de parvenir à tous les peuples slaves orthodoxes.

La préservation de la pureté de la langue bulgare, révélatrice de celle de la foi chrétienne, est liée à l'École de Tîrnovo – le berceau de l'activité artistique et littéraire au XIV^e siècle. Cette tendance puriste va de pair avec l'affirmation du christianisme et l'affermissement du pouvoir de l'aristocratie. A la différence du temps de la création de l'alphabet et de l'instauration de l'écriture slave, on traduit et on écrit en bulgare. Le XIV^e siècle enregistre une certaine « fatigue » de la traduction des hagiographies et voit apparaître les premières traductions d'œuvres laïques, le plus souvent historiques. À titre d'exemple on pourrait citer les chroniques byzantines de Jean Zonaras, de Syméon le Logothète et de Costantin Manassès, complétées de gloses et de données sur les rois bulgares ; les récits de la *Vie d'Alexandre* et de *La Guerre de Troie* ; l'épopée de *Barlaam et Josaphat*.²³

On ne peut pas parler de cette école sans mentionner le nom du patriarche Euthyme dont le plus grand mérite est d'avoir entamé une réforme de l'orthographe pour unifier les variantes dialectales de la langue. Adeptes de l'*Hésychisme* (du grec *hesychia* qui signifie 'quiétude', 'paix intérieure'), une doctrine spirituelle et une pratique ascétique très diffusée parmi les moines de l'Orient chrétien dès le IV^e siècle, le patriarche Euthyme veut purifier la langue liturgique afin de la rapprocher du Verbe. Partant du présupposé que la pureté du message implique la pureté linguistique, il entreprend la correction des traductions existantes dans l'objectif d'atteindre un niveau plus élevé et plus complet de

22 ALEKSANDER NAUMOW, *Idea-immagine-testo. Studi sulla letteratura slavo-ecclesiastica*, a cura di Krassimir Stantchev, Edizioni dell'Orso, 2004, pp. 27-33.

23 Cette adaptation christianisée de la vie de Bouddha a été traduite en trente langues indo-européennes, ce qui témoigne de sa grande popularité au Moyen Âge. Elle a eu deux traductions bulgares : la première en bulgare médiéval, la deuxième en bulgare contemporain au XVIII^e siècle.

la langue. Le fil conducteur de ce travail de correction est l'idée de *Ispravlenie knigă* (*la correction des livres*) conformément aux dogmes de l'Église orthodoxe qui se voit déjà menacée par l'invasion de l'Islam. Tout en restant proche de la vision de la traduction de l'École de Preslav, orientée vers l'équivalence sémantique, Euthyme aspire à une plus grande fidélité formelle à l'original, manifestée dans la formation des mots, la syntaxe, la conservation des cas qui sont en train de disparaître. Bref, l'activité traductionnelle de l'École de Tirnovo marque le retour vers la littéralité.

La traduction au Moyen Âge ayant pour fonction de faire passer la culture byzantine dans le monde slave et de faciliter les échanges entre les deux communautés, on traduit exclusivement du grec. Les traducteurs bulgares médiévaux sont conscients de la grande responsabilité de leur activité apostolique. Animés par le désir d'atteindre la perfection, ils s'imposent de grandes exigences de fidélité au Verbe. Par ailleurs, comme pionniers de la traduction en langue slave, ils bénéficient d'une liberté illimitée. En enrichissant cette langue par des calques et des néologismes, et en perfectionnant son expressivité stylistique, les traducteurs des Écoles d'Ohrid, de Preslav et de Tirnovo préparent le terrain pour la littérature bulgare.

3 LA TRADUCTION, ÉLÉMENT CONSTITUTIF DU POLYSYSTÈME LITTÉRAIRE BULGARE

L'âge du Réveil national se caractérise par une ouverture et un élargissement du public capable de lire. Il est inauguré par la parution en 1762 de *Istorija slavjanobolgarskaja* (*l'Histoire slavo-bulgare*), rédigée en slavon d'église par le moine du mont Athos Païssii de Hilandar. L'activité traductionnelle qui précède cet événement important sur le plan de l'identité nationale se résume à la traduction du *Thesaurus* (1558) du prédicateur grec Damascène le Studite : un recueil de 36 sermons à l'usage des prêtres. Du XVI^e au XVIII^e siècle voient le jour une dizaine de traductions de ce compendium, connues sous le nom de *Damaskini*. A partir du XVII^e siècle, mais surtout pendant le XVIII^e siècle, leur contenu est enrichi par des éléments édifiants. Les homélies de Damascène sont désormais rédigées en langue vernaculaire et cohabitent avec des hagiographies, des apocryphes, des récits religieux, des discours moralisateurs. À cheval sur la littérature sacrée et la littérature séculaire, les *Damaskini* focalisent les efforts de plusieurs traducteurs qui les adaptent au point d'en devenir les co-auteurs.

L'intensification de l'activité traductionnelle au cours du Réveil national vise à compenser l'insuffisance d'œuvres originales, à combler le manque de livres, à former le goût des lecteurs par l'introduction de nouveaux espaces et cultures. Bref, à ouvrir le chemin à la création littéraire originale. À côté des textes liturgiques (par exemple, la version dite « protestante » de la Bible réalisée en 1871 par une équipe de traducteurs parmi lesquels l'écrivain Petko Slaveykov), on traduit aussi bien des textes de l'Antiquité, essentiellement du grec (Esopé, Homère, Plutarque, Sophocle, Théophraste, Xénophon), que des textes contemporains : en premier lieu, du français (Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Lamartine, Molière, Hugo, Dumas, George Sand, etc.), du russe et de l'allemand. Les traducteurs assument toute la responsabilité quant à la sélection des œuvres à caractère mo-

ralisateur et didactique, convenables pour la formation du goût du public. La traduction acquiert donc deux fonctions fondamentales : compenser les lacunes dans la littérature nationale et instruire les lecteurs.

Pour donner une idée de l'air du temps, on va s'arrêter brièvement sur l'un des premiers projets de traduction. Paradoxalement, l'original de la première traduction du français est ...américain. Il s'agit de l'essai *The way to wealth* (1758), que Benjamin Franklin avait publié sous le pseudonyme de Richard Saunders, dont le titre français est *La science du bonhomme Richard ou Moyen facile de payer des impôts* (1778). La traduction accomplie par Gavril Kristevic en 1837 présente les particularités suivantes : le traducteur avait des connaissances insuffisantes de la langue-source (il n'avait fait que six mois de français), la traduction bulgare est plus proche de l'original américain que du texte français, son langage reflète l'état de la langue bulgare de l'époque. Kristevic expose ses principes de traduction dans une préface où il confesse avoir été poussé par le devoir patriotique, avoir recherché la clarté et la perfection, avoir utilisé le langage courant des femmes, avoir fait relire le texte par son maître, Raïno Popovic, qui n'était pas francophone. Il avoue enfin être contraire à la bulgarisation qui aurait rendu le texte méconnaissable : un fait exceptionnel pour ce temps où la bulgarisation incarne la réaction contre l'influence étrangère,²⁴ le temps de la contestation de la domination ottomane, de la formation de la nation et de l'affirmation de l'identité nationale.

La bulgarisation se détache donc comme le problème majeur à cette époque qui met en évidence la fonction utilitaire des textes à traduire. Elle marque l'étape transitoire entre la prose fondamentale et la création littéraire. Les traducteurs qui la pratiquent adaptent les œuvres traduites à l'horizon d'attente de leurs lecteurs potentiels. À cette fin, ils mettent en acte plusieurs stratégies : le changement des noms des personnages, la transposition de l'action en Bulgarie, la suppression ou le rajout de scènes et de références culturelles, la modification du langage et du style des textes-sources. Pour ne citer qu'un seul exemple, Stefan Bobchev, le traducteur de *Die Wasserflut am Rheine* (*L'Inondation du Rhin*) de l'écrivain allemand Christoph von Schmid, décide de changer le titre en *Navodnenie na Dunav* (*L'Inondation du Danube*) et de bulgariser les noms des personnages. D'ailleurs, sur la couverture, au lieu de « traduit par » on lit « bulgarisé par Stefan Bobchev ».²⁵

Pour revenir à la traduction de Kristevic, malgré les imperfections, voire les distorsions qu'elle comporte, elle témoigne de son courage d'aller à contre-courant de la tendance dominante pour défendre son idée de traduction. Le paradoxe consiste dans la contradiction entre le projet assez clair et bien défini et son résultat assez peu convainquant. À commencer par le titre, *Mudrost dobrago Ribarda* (*La Sagesse du bonhomme Richard*), qui atteste d'une double déformation par rapport au titre original et au titre français.

À cette époque se posent pour la première fois les questions essentielles : *Qu'est-ce qu'il faut traduire ? Par qui ? Comment ?* La première concerne le choix des textes en

24 IRENA KRISTEVA, *Déformations inconscientes en traduction*, in *Dire, Écrire, Agir en français*, Kragujevac, Nasledje, 2011, pp. 377-378.

25 CHRISTOPH VON SCHMID, *Navodnenie na Dunav*, trad. par Stefan Bobchev, Carigrad, Promišlenie, 1871.

fonction de leurs typologie et sujet, et des traducteurs en fonction de leurs connaissances linguistiques et compétences culturelles. La seconde touche au problème de la technique de traduction : adaptation ou mise en valeur de l'original. Ces questions déclenchent la version bulgare de la querelle éternelle des Anciens et des Modernes, à savoir des Vieux contre les Jeunes. Le camp des Vieux rassemble Necho Bontchev, Marin Drinov, Vassil Droumev – adeptes de l'imitation des grands auteurs classiques en vue de la formation du goût littéraire. Les Jeunes, dont font partie Raïko Jinzifov, Lyuben Karavelov, Christo Botev, n'estiment pas la diffusion de la littérature étrangère classique comme indispensable à la formation du goût des lecteurs bulgares et encouragent plutôt celle d'œuvres contemporaines qui répondent à leurs besoins particuliers.

Avec l'indépendance, en 1878, arrive la reconnaissance du métier du traducteur. Les grandes œuvres de la littérature occidentale n'étant pas accessibles aux lecteurs qui ne parlent pas les langues européennes, il incombe aux traducteurs de faire rattraper rapidement ce retard. Il faudrait préciser que les traducteurs de l'époque sont en même temps des écrivains conscients de l'importance de la traduction pour l'insertion de la littérature nationale dans la littérature mondiale et pour la satisfaction des aspirations spécifiques du public. Ce contexte culturel particulier conditionne la sélection des textes selon une certaine échelle de valeurs, vu le décalage temporel entre les moments de leur création et celui de leur traduction, et une finalité privilégiée. La sélection se fait en fonction de deux approches différentes à l'égard de la place de la littérature dans la vie d'une petite nation. La première approche, défendue par Pencho Slaveykov, considère la constitution de la littérature bulgare comme le résultat d'influences étrangères. La seconde, embrassée par Ivan Vazov, estime que la littérature nationale doit se fermer sur elle-même ou se tourner vers le passé.

Au cours des trente dernières années du XIX^e siècle, on observe une assimilation condensée des œuvres classiques afin de rattraper le retard vis-à-vis des pays européens. Les premières *christomatii*, des anthologies d'extraits de textes considérés comme les meilleurs spécimens de la littérature mondiale, sont éditées. En ce qui concerne la littérature française, on pourrait mentionner les traductions des extraits d'*Hernani* de Victor Hugo par Ivan Vazov qui s'en inspire pour écrire des pastiches. Par l'élan pathétique, l'emphase et les idées romantiques, le roman *Pod igoto* (*Sous le joug*) de cet écrivain rappelle *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue et *Les Misérables* de Hugo. Les revues littéraires publient beaucoup de traductions, pour ne citer que la *Biblioteka Sveti Kliment* (*Bibliothèque Saint Clément*), dirigée par Petko Karavelov, dans laquelle de 1888 à 1891 sortent bon nombre de traductions de Mara Beltcheva (*Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche), Ekaterina Karavelova (*Une nuit* de Maupassant, *Hérodias* de Flaubert), Aleko Konstantinov (*Tartuffe* de Molière). Quant aux langues desquelles on traduit le plus, le français suit le russe, et précède l'allemand et l'anglais. On devrait noter cependant qu'à la fin du XIX^e siècle on traduit aussi beaucoup d'œuvres médiocres. Ce phénomène s'explique par l'activité traductionnelle accélérée qui n'est pas toujours en mesure d'évaluer à juste titre la littérarité des textes-sources.

L'activité culturelle à la Belle Époque est signée par le cercle formé autour de la revue « Misâl » (« Pensée ») (1892-1907), la revue la plus significative au tournant du

XX^e siècle. Parmi les membres du cercle, présidé par le docteur Kristev, le rédacteur en chef de la revue, on retrouve les grands poètes et écrivains de l'époque : Peyo Yavorov, Pencho Slaveykov, Petko Todorov, Kiril Christov. La majeure préoccupation de son rédacteur en chef étant le développement du goût esthétique du lecteur, la revue publie dans la rubrique *Traductions* des textes strictement traduits de l'original. Il s'agit aussi bien d'œuvres anciennes que contemporaines russes, françaises, allemandes, anglaises. Les membres du cercle *Misâl* (*Pensée*) hasardent les premières critiques sur la traduction. Ainsi, on doit à Pencho Slaveykov non seulement une cinquantaine de textes traduits de l'allemand, du français et du russe, mais également les premières réflexions modernistes sur la traduction. Bref, la nouveauté consiste dans une tentative de concilier la recherche esthétique avec la qualité traductionnelle.

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, on remarque déjà une synchronisation du processus littéraire bulgare avec celui de la littérature mondiale, conséquence de la curiosité de connaître des œuvres littéraires publiées à l'étranger. Et si on ne peut pas affirmer d'une manière catégorique que le retard est complètement comblé, on peut noter l'effort de traduire presque simultanément des œuvres contemporaines : par exemple, Konstantin Konstantinov traduit *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry en 1943, un an après la publication du livre. Pendant l'entre-deux-guerre de nombreuses revues littéraires rendent compte de l'évolution de la littérature dans le monde et avancent des réflexions d'avant-garde. L'équilibre entre la littérature bulgare et la littérature mondiale est plus ou moins atteint. L'extension de la traduction conduit à l'instauration d'une véritable industrie traductrice. Celle-ci porte malheureusement une forte empreinte commerciale ravalant la littérarité à laquelle se substitue souvent le divertissement.

Si le mot-clé définissant l'activité traductionnelle en Bulgarie de la Deuxième Guerre mondiale aux années 90 du XX^e siècle est l'hermétisme, celui qui qualifie son état actuel serait l'ouverture. La pression exercée par le contexte politique sur la production artistique et littéraire de l'après-guerre affecte, entre autres, le choix des textes à traduire et la censure de tout élément suspect. C'est l'âge de la traduction en masse d'œuvres soviétiques qui font l'éloge du communisme et la propagande de la suprématie du pouvoir des Soviétiques. Étant donné qu'on traduit très peu des autres langues (à l'exception du russe et de quelques ouvrages classiques) vers le bulgare, les efforts des traducteurs sont concentrés sur la traduction du bulgare vers les langues majeures. On peut mentionner à titre d'exemple *Sous le joug* de Vazov qui a connu quatre traductions en français (1899, 1957, 1976, 2007), dont deux réalisées dans ladite période. La collaboration entre le traducteur et le superviseur jusqu'aux années 1990 aboutit dans la majorité des cas à des traductions convenables du point de vue de l'expression linguistique, mais néanmoins peu respectueuses de l'original, et donc inadéquates. La grande extension de la traduction à partir des années 1990 s'accompagne d'un mouvement critique. Les traducteurs eux-mêmes acquièrent le droit et le courage de se prononcer sur leur propre travail ainsi que sur celui de leurs collègues. Très contrôlée dans les années 1970-1990, leur réflexion se libère de la pression idéologique au tournant du XX^e et du XXI^e siècles.

L'évolution historique de la traduction en Bulgarie donne lieu à quelques conclusions. La traduction des Livres liturgiques par Cyrille et Méthode contribue à l'institu-

tion du slave comme langue littéraire, en affirmant sa dignité linguistique. Avec la naissance de la langue nationale, la traduction s'inscrit dans un vaste projet idéologique et religieux qui prépare le terrain pour la littérature bulgare. L'intensification de l'activité traductionnelle au cours du Réveil national vise à compenser l'insuffisance d'œuvres originales, à former le goût du lecteur, à donner des modèles à la création littéraire. À partir de l'Indépendance, les traductions répondent de plus en plus aux exigences de la culture bulgare pour pouvoir s'insérer dans son polysystème littéraire. Sujette à une forte pression idéologique dans la période d'après-guerre, la traduction s'est finalement autonomisée de toute censure politique aujourd'hui.

La traduction demande incontestablement un travail linguistique dans l'objectif de rendre explicite le sens enfermé dans le texte. À cette fin, elle ne doit pas simplement viser à s'adapter à la langue étrangère. Culturellement chargée, elle est orientée vers un public qui veut lire et apprendre quelque chose sur un mode de vie étranger sans pour autant désirer vivre la vie des tribus du Nigeria ou des ghettos roms des Balkans. La civilisation occidentale est habituée à l'expansion de ses modèles sans être particulièrement encline à accepter ceux du Tiers monde. Le traducteur, dans un tel contexte, tend facilement et inconsciemment à simplifier le texte rédigé dans une langue « faible » pour l'adapter au paradigme imposé par sa propre langue « forte ». Le français en fut, historiquement parlant, l'exemple emblématique. Le bulgare, au contraire, a su profiter de la traduction pour renforcer sa prose fondamentale.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BENJAMIN, WALTER, *La tâche du traducteur*, in Idem, *Œuvres*, trad. par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 2000, I, pp. 244–262. (Citato a p. 125.)
- BERMAN, ANTOINE, *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Belin, 2012. (Citato alle pp. 127, 128, 131, 132.)
- *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984. (Citato a p. 126.)
- *Tradition – Translation – Traduction*, in «Po&sie», XLVII (1988), pp. 85–98. (Citato alle pp. 126, 127.)
- CLÉMENT D'OHRID, *Prostanno žitie na arhiepiscop Metodi* [*Hagiographie de l'archevêque Méthode*], in *Stara bălgarska literatura*, Sofija, Bălgarski pisatel, 1986, IV. (Citato a p. 132.)
- *Prostanno žitie na Konstantin-Kiril* [*Hagiographie de Constantin-Cyrille*], in *Stara bălgarska literatura*, Sofija, Bălgarski pisatel, 1986, IV. (Citato a p. 131.)
- CONSTANTIN LE PHILOSOPHE, *Proglas kăm Evangelieto* [*Prologue à l'Évangile selon saint Jean*], Sofija, Agata-A, 1995. (Citato a p. 132.)
- CURTIUS, ERNST ROBERT, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, trad. par Jean Bréjoux, Paris, PUF, 1956. (Citato a p. 127.)
- DELISLE, JEAN et JUDITH WOODSWORD eds., *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Presses Université Ottawa, 2007. (Citato alle pp. 131, 132.)
- DESCARTES, RENÉ, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 1966. (Citato a p. 126.)
- EVEN-ZOHAR, ITAMAR, *Polysystem Theory*, in «Poetics Today», XI (1990), pp. 9–26. (Citato a p. 129.)
- *The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem*, in «Poetics Today», XI (1990), pp. 46–51. (Citato a p. 129.)
- KRISTEVA, IRENA, *Déformations inconscientes en traduction*, in *Dire, Écrire, Agir en français*, Kragujevac, Nasledje, 2011. (Citato a p. 135.)
- NAUMOW, ALEKSANDER, *Idea-immagine-testo. Studi sulla letteratura slavo-ecclesiastica*, a cura di Krassimir Stantchev, Edizioni dell'Orso, 2004. (Citato a p. 133.)
- STEINER, GEORGE, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, trad. par Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978. (Citato a p. 126.)
- TROELTSCH, ERNS, *Der Historismus und seine Probleme*, Tübingen, Mohr, 1922. (Citato a p. 127.)
- VON SCHMID, CHRISTOPH, *Navodnenie na Dunav*, trad. par Stefan Bobchev, Carigrad, Promišlenie, 1871. (Citato a p. 135.)

PAROLE CHIAVE

Culture, polysystème littéraire, prose fondamentale, traduction, tradition.

NOTIZIE DELL'AUTRICE

Irena Kristeva est professeur associée à la Faculté des Lettres classiques et modernes de l'Université de Sofia. Elle y enseigne la Théorie de la traduction et la Littérature française contemporaine. Titulaire d'un doctorat de Sémiologie du Texte et de l'Image, délivré par l'Université de Paris 7, elle est l'auteur notamment de *Pascal Quignard. La fascination du fragmentaire* (L'Harmattan, 2008), *Pour comprendre la traduction* (L'Harmattan, 2009) et *Les transfigurations d'Hermès* (en bulgare, à paraître). Traductrice du français et de l'italien, elle a traduit et supervisé, entre autres, des œuvres de Leopardi, Pascal, Quignard, Bourdieu, Bobbio, Deleuze, Derrida, Eco, Foucault, Ricœur.

irena_kristeva@yahoo.com

COME CITARE QUESTO ARTICOLO

IRENA KRISTEVA, *Le rôle de la traduction dans la constitution de la prose fondamentale bulgare*, in «Ticentre. Teoria Testo Traduzione», III (2015), pp. 125–140.

L'articolo è reperibile al sito www.ticentre.org.



INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

 La rivista «Ticentre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Sommario – Ticontre. Teoria Testo Traduzione – III (2015)

LA TRADUZIONE COME GENESI E PALINGENESI DELLA LETTERATURA a cura di P. Cattani, M. Fadini e F. Saviotti	I
<i>In principio fuit interpret</i>	3
ANNA BELTRAMETTI, <i>Le provocazioni di Antigone e quelle di Creonte. Come e perché tradurle oggi per il pubblico</i>	13
ALESSIO COLLURA, <i>L'Evangelium Nicodemi e le traduzioni romanze</i>	29
MARGHERITA LECCO, <i>Gaimar, Wace e gli altri autori. La traduzione alle origini della letteratura anglo-normanna</i>	49
VERONIKA ALTAŠINA, <i>La traduction des romans français et les débats sur le roman en Russie au XVIII^e siècle</i>	69
ROSARIO GENNARO, <i>La traduzione e la «nuova letteratura». Il modernismo novecentista (tra nazionalismo e interculturalità)</i>	79
MAIA VARSIMASHVILI-RAPHAEL, <i>Traduction et quête identitaire. Le cas de la Géorgie</i>	97
IRENA KRISTEVA, <i>Le rôle de la traduction dans la constitution de la prose fondamentale bulgare</i>	125
JOEL GILBERTHORPE, <i>Translation as Genesis</i>	141
SUSAN BASSNETT, <i>The Complexities of Translating Poetry</i>	157
TEORIA E PRATICA DELLA TRADUZIONE	169
RICCARDO RAIMONDO, <i>Territori di Babele. Aforismi sulla traduzione di Jean-Yves Masson</i>	171
LAURA ORGANTE, <i>Coleridge e il Novecento italiano. Luzi, Fenoglio e Giudici traduttori della Rime of the Ancient Mariner</i>	181
REPRINTS	201
PAUL HAZARD, <i>Romantisme italien et romantisme européen</i> (a cura di Paola Cattani)	203
PAUL OSKAR KRISTELLER, <i>L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana</i> (a cura di Camilla Russo)	227
INDICE DEI NOMI	253
CREDITI	259

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 3 - APRILE 2015

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

www.ticontre.org

Registrazione presso il Tribunale di Trento n. 14 dell'11 luglio 2013

Direttore responsabile: PIETRO TARAVACCI

ISSN 2284-4473

Le proposte di pubblicazione per le sezioni *Saggi e Teoria e pratica della traduzione* possono essere presentate in qualsiasi momento e devono essere inserite nella piattaforma OJS della rivista, seguendo [queste](#) indicazioni. Per la sezione monografica, invece, le date di scadenza e la modalità di presentazione dei contributi sono reperibili nel *call for contribution* relativo. I *Reprints* sono curati direttamente dalla Redazione. I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

Si invitano gli autori a predisporre le proposte secondo le norme redazionali ed editoriali previste dalla redazione; tali norme sono consultabili a [questa](#) pagina web e in appendice al primo numero della rivista.

[Informativa sul copyright](#)

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza [Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported](#); pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.